



**HAL**  
open science

**David STERN, The Jewish Bible: A Material History**  
Elodie Attia

► **To cite this version:**

Elodie Attia. David STERN, The Jewish Bible: A Material History. Études Théologiques et Religieuses, 2019, pp.483-486. hal-02553497

**HAL Id: hal-02553497**

**<https://hal.science/hal-02553497>**

Submitted on 24 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Elodie Attia. “David STERN, *The Jewish Bible : A Material History*”, [Études théologiques et religieuses](https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2019-3-page-483.htm) 2019/3 (Tome 94), pp. 483-486.  
<https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2019-3-page-483.htm>

David STERN, *The Jewish Bible : A Material History*, Seattle/Londres, University of Washington Press, coll. « Samuel and Althea Stroum Lectures in Jewish Studies », 2017. 26 cm. XV-304 p. ISBN 978-0-295-74148-2. \$ 50/£ 38/€ 34

1 La monographie de David STERN (en français : *La Bible juive : une histoire matérielle*) présente le grand intérêt d’attirer l’attention sur un sujet vaste et complexe qui n’avait étonnamment jamais fait l’objet d’une synthèse malgré son importance : la question de la matérialité de la Bible en caractères hébraïques, de Qumran à nos jours. Cet ouvrage, pionnier aux États-Unis, propose une synthèse élargie de trois articles parus préalablement (2008, 2011, 2012). Dès le titre, l’auteur situe son objet sur un terrain identitaire : le sujet traité n’est pas la Bible hébraïque comme phénomène historique universel reliant différents monothéismes à différents degrés, mais la Bible juive (p. 3), que l’auteur considère comme référée au judaïsme et existant en soi. Elle aurait traversé les âges dans sa judéité (*Jewishness*). STERN décrit le livre juif comme un microcosme du livre occidental, porteur à la fois de caractéristiques empruntées à son environnement et de singularités matérielles qui l’en distinguent : « The singular features of Jewish book determine the Jewishness of the Jewish book, particularly in terms of materiality » (« Les traits singuliers du livre juif déterminent la judéité du livre juif, en particulier en termes de matérialité », p. 5). Cet élément de judéité guide l’auteur et détermine l’ensemble de sa réflexion, se situant ainsi dans une tradition d’analyse qui diverge de celle adoptée par les historiens du judaïsme, philologues, codicologues et paléographes européens, pour qui les sources matérielles (manuscrits, rouleaux, livres imprimés) attestent de phénomènes interculturels synchroniques repérables. D’autres approches du livre existent, et certains considèrent, à l’instar de Denis Muzerelle (1990), que la codicologie juive n’existe pas à proprement parler sauf, *a priori*, dans le cas des rouleaux liturgiques, qui ne constituent pas la majorité des éléments conservés. Les *codices* bibliques sont, selon nous, des manuscrits polyculturels,

qui se situent continuellement entre traditions et innovations dans le cadre de la culture européenne.

2 L'ouvrage se divise en quatre parties qui suivent un ordre thématique et chronologique. On observera que les chapitres un et deux sont bien plus fournis (environ 50 et 70 pages) que les chapitres trois et quatre (20 et 40 pages), sans doute le signe qu'il s'agit d'un sujet dont David STERN reconnaît de bonne foi qu'il est difficile de le traiter dans son intégralité.

3 Du point de vue de la méthode, l'auteur entreprend de faire la synthèse de nombreux ouvrages et articles de spécialistes des études juives, hébraïques et bibliques. Il n'offre pas de données chiffrées, de sorte qu'il est difficile de connaître la pratique la plus courante, une somme de cas particuliers ne constituant pas une norme. Il illustre son propos d'images d'objets ou artefacts dont le choix n'est pas toujours clairement exposé. Certains jugements étonnent : par exemple, les Bibles enluminées de grande qualité sont décrites comme « the richest evidence for the material history of the Hebrew Bible » (« la preuve la plus riche de l'histoire matérielle de la Bible hébraïque », p. 65), alors qu'il précise plus haut que les Bibles populaires (non enluminées et moins spectaculaires car produites pour le Juif dit ordinaire) sont bien plus nombreuses parmi les fragments de la Genizah du Caire, pour ne parler que de cette collection. De plus, des questions encore ouvertes paraissent résolues : par exemple, pour ce qui concerne l'adoption du *codex* par les juifs (p. 65), aucune mention n'est faite des travaux sur le sujet, ce qui laisse penser qu'il s'agit d'un consensus alors que la question fait encore l'objet de débats. Ces remarques n'enlèvent rien au mérite de l'ouvrage qui plonge le lecteur dans une vision souvent personnelle et stimulante tout en soulevant de nombreuses questions, car de nombreux travaux restent à accomplir dans ce domaine, en particulier sur le monde médiéval européen occidental (que l'auteur désigne comme les mondes juifs séfarades, ashkénazes et italiens), pour lequel l'étude des formes et fonctions des Bibles hébraïques a été négligée pendant très longtemps.

4 Le chap. 1 (p. 11-61) introduit l'étude des rouleaux liturgiques (*The Torah Scrolls*), c'est-à-dire des Bibles hébraïques copiées sur *volumen* et utilisées aujourd'hui dans les synagogues. Comme

souvent, l'auteur part d'un cas particulier, ici le Sefer Torah de Bologne, le plus ancien rouleau liturgique complet actuellement conservé, produit entre 1155 et 1255, pour le comparer à un rouleau produit au XX<sup>e</sup> siècle. L'ambition de l'auteur est de parcourir la totalité des formes de rouleaux connues, des documents antiques de la Mer Morte – les plus anciennes sources matérielles attestant la forme et la circulation d'un texte pré-canonique en hébreu – jusqu'à nos jours. Il mentionne ainsi l'histoire ancienne des rouleaux et ses évocations bibliques, les matériaux (papyrus, peaux), les premières formes probablement utilisées, puis la forme du texte à la période du Second Temple et après sa destruction en 70 (les Manuscrits de la Mer Morte). L'auteur indique l'absence de source entre la période de Qumran et le Haut Moyen Âge (p. 27) et poursuit le développement par l'analyse des témoignages indirects de la littérature rabbinique produite entre les III<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. Il synthétise ainsi les règles pour la copie des rouleaux rencontrées dans la Mishna, la Tosefta, le Talmud Palestinien, le Talmud Babylonien et le traité additionnel *Masekhet Sefer Torah*, puis dans le *Masekhet Soferim* et dans les règles édictées par Maïmonide dans le *Mishne Torah*, Règles du Rouleau de Torah (Sefer Torah). L'auteur souligne bien la variance entre les règles et le peu de sources conservées (sans toutefois les quantifier). Cela confirme bien ce que l'on sait de l'importance des cultures locales médiévales sur la règle halakhique (p. 33-34). Le reste du chapitre (p. 39) décrit l'objet en tant qu'artefact liturgique et son parcours en termes d'usage liturgique synagogal, de conservation, d'habillement (les bois, manteaux et couronnes des rouleaux), sa sanctification, sa propriété apotropaïque (ce que l'auteur appelle « the artefactual power », p. 56).

5 Le chap. 2 (p. 63-135) pose de nombreuses questions, évoquant tour à tour les premiers *codices* bibliques médiévaux, mettant en exergue le *Codex* d'Alep ; l'apparition de la Massore qui les caractérise, produite à son avis par le milieu karaïte ; la dimension visuelle de la mise en page de la Massore et l'appropriation progressive d'éléments de la culture non-juive environnante, décrite comme porteuse d'anxiété, d'ambivalence, « wracked by anxieties about influence and feelings of competitive rivalry and ideological conflict » (« angoissée par l'influence et les sentiments de rivalité concurrentielle et de conflit idéologique », p. 87) ; la distinction faite entre genres de Bibles

hébraïques en fonction de trois types d'écriture, puis l'examen de ces genres dans les aires sépharades et ashkénazes (p. 90-126). On soulignera sans exhaustivité quelques éléments qui nous ont interpellés à la lecture de cet intéressant chapitre. La question de la catégorisation en Bible massorétique, Pentateuque liturgique et Bible d'étude est une première proposition intéressante. Toutefois, comme toute recherche en matière de catégorisation, celle-ci ne saurait être définitivement adoptée lorsqu'il apparaît qu'un objet peut relever de plusieurs catégories. La Bible Vat. Ebr. 14, qui est un Pentateuque liturgique a, comme beaucoup de Bibles ashkénazes, une Massore qui a été étudiée (É. ATTIA, *The Masorah of Elijah ha-Naqdan. An Edition of Ashkenazic Micrographical Notes*, De Gruyter, 2015) et dont la qualité a été démontrée. Elle peut être datée de 1233-1239. Cette Bible est massorétique (Élie ha-Naqdan est un célèbre massorète de Rouen), elle est liturgique par sa structure de Pentateuque Megillot Haftarot, et d'étude par ses micrographies comportant des éléments du commentaire de Rashi. Ainsi, les catégories proposées par l'auteur semblent difficiles à suivre. Ensuite, la proportion faisant état de deux tiers de Bibles liturgiques en monde ashkénaze et deux tiers de Bibles massorétiques en monde séfarade reste encore à affiner sur la base de données vérifiables. Or il n'existe pas d'outil général publié, la mort prématurée de Gérard Weil en 1986 ayant empêché la publication d'un catalogue général des Bibles hébraïques et araméennes pourtant en préparation entre 1971 et 1986. STERN évoque (p. 105) les conclusions de son article de 2012 (p. 275) dans lequel il qualifie cette répartition de donnée brute évidente. Depuis 2016, l'étude des Bibles séfarades aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles (Projet Legarad – CSIC Madrid) et le recensement et l'analyse des Bibles ashkénazes produites avant 1300 (Projet ANR MBH – université Aix-Marseille/CNRS) grâce à une méthode mutualisée entre approche qualitative et approche quantitative renouvelée permettront sous peu d'infirmes ou de confirmer ces données. Concernant le postulat d'une opposition culturelle lors de l'adoption d'une technique dite non-juive, il ne nous semble pas que les techniques de production du livre soit des thématiques identitaires et anxiogènes : l'archéologie du livre montre simplement qu'il existait des façons de produire les livres et que les Juifs, s'inscrivant dans leur environnement culturel, concevaient, fabriquaient et lisaient les livres de façon plus synchronique que ne le laisse apparaître la littérature rabbinique. Enfin, outre le fait que les

Bibles italiennes et yéménites mériteraient davantage d'attention du fait que les cultures séfarades et ashkénazes se rencontrent en Italie après le XIII<sup>e</sup> siècle et que le Yémen témoigne d'une tradition très ancienne, les traditions orientales et byzantines ne sont pas traitées, ce qui pose question.

6 Les chap. 3 et 4 présentent l'entrée de la Bible (juive) dans la modernité avec l'imprimerie. L'imprimeur chrétien Daniel Bomberg publie la Bible rabbinique à Venise en 1517, puis en 1524-1525 sous la férule de l'éditeur juif Jacob Ibn Adonyah. L'addition de la Massore dans celle-ci marque un tournant éditorial important à fort impact, mais on peut regretter qu'aucune mention ne soit faite d'Élie Lévi, le grand promoteur de ce changement de paradigme au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Au chap. 4, l'auteur expose d'autres formes qui se développent à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et au-delà : les rouleaux d'Esther illustrés deviennent un objet esthétique ; la Bible juive hébraïque est traduite en d'autres langues ; plus récemment, une Bible sioniste est publiée dans le cadre de la création de l'état d'Israël ; enfin, dans le mouvement de l'édition critique de sources porté par des organismes protestants, apparaît une Bible juive critique. STERN revient également sur les traductions antiques comme la Septante, le Targum araméen, le Tafsir arabe, la traduction karaïte, ainsi que les traductions en langue vernaculaire comme le castillan (par exemple la Bible d'Albe ou Bible d'Arragel) ou l'édition de Bibles polyglottes comme celle d'Alcalá en 1514-1517.

7 En conclusion, ce livre richement illustré, dont nous recommandons la lecture, a été écrit au prisme d'une volonté personnelle de l'auteur d'attester l'existence d'un livre strictement juif. L'étude de la Bible par ce prisme est possible mais conduit à circonscrire un certain nombre de questionnements qui, du point de vue de l'archéologie du livre médiéval et des techniques, ne se posent pas nécessairement en ces termes. De nouvelles études sont actuellement en cours afin d'offrir une définition alternative des types de Bibles produites en caractères hébraïques dans l'Occident médiéval. Il est donc à parier que *The Jewish Bible* est un ouvrage qui accompagnera de façon complémentaire les nouveaux travaux entrepris dans ce sens.

8 Élodie ATTIA

